

Pour les bagarés il en était de même. Ils gardaient les 300 bœufs ou vaches, les 100 ou 150 moutons, les quelques chèvres du Moro-naba, se nourrissaient avec le lait et le beurre, sauf ce qu'ils en donnaient au Moro-naba et au Rassam-naba.

En réalité, les vrais serviteurs du Moro-naba étaient ses koursiguïs, au nombre de 300 environ, comprenant 250 zankombas et 50 pages ou baloumbias.

On sait comment se recrutaient les koursiguïs, nous l'avons vu plus haut. Il en était de même pour les koursiguïs du Moro-naba que pour ceux des autres chefs. Cependant le roi avait le privilège de pouvoir prendre, quand il en manquait, des koursigui dans tous les ménages mossis, sans avoir à considérer s'il avait des droits ou non sur les enfants de ces ménages.

Les koursiguïs étaient entretenus par le Moro-naba. Quand ils atteignaient 25 ou 30 ans il les renvoyait dans leurs villages avec un cheval et une femme.

Tels étaient les biens de la couronne.

## LIVRE VIII

### La Religion

Nous diviserons l'étude de la religion mossi et foulés en quatre parties principales :

- 1° les Dieux ;
- 2° les Rites ;
- 3° les Idées religieuses ;
- 4° l'Organisation sacerdotale.

Passons d'abord en revue les Dieux.

*Les Ancêtres.* — Au premier rang de ces dieux il faut mettre les Ancêtres. La plus grande fête des Mossis et Foulés du Yatenga, la Filikienga (ou grande fête), leur est consacrée. En plus dans toutes les autres fêtes on leur offre des sacrifices. On leur en fait aussi pour les semailles et pour la récolte (quand celle-ci a été bonne). Enfin, en dehors de tous ces sacrifices aux Ancêtres sur lesquels nous donnerons des détails plus loin, on leur fait aussi des sacrifices quand on les a vus en rêve (parce qu'on suppose qu'alors ils demandent quelque chose). On leur fait aussi des sacrifices quand on est malade pour guérir, plus exactement pour qu'ils ne vous tuent pas et ne vous emmènent pas avec eux dans l'autre monde, car on leur suppose un rôle dans les maladies et dans la mort. Bref les Ancêtres ne sont pas les divinités les plus puissantes, mais ce sont les divinités auxquelles les Mossis et les Foulés offrent le plus de sacrifices.

Nous verrons aussi aux Idées religieuses le rôle qu'ils jouent dans la naissance des enfants.

*Mauvais esprits.* — Les mauvais esprits (kinkirga au singulier, kinkirsi au pluriel) font l'amour aux femmes des hommes et leur donnent des enfants. Quand une femme accouche de deux jumeaux ou plus, ce sont, paraît-il, toujours des enfants de kinkirsi. Les Mossis et Foulés ne sont pas autrement contents d'avoir pour fils de petits kinkirsi, cependant ils ne les tuent pas. Le kinkirga peut aussi octroyer un seul enfant à une femme. On reconnaît alors sa progéniture à ce qu'elle est beaucoup plus vive et beaucoup plus audacieuse que le commun des enfants

des simples mortels. J'ai noté dans mon *Noir du Soudan* que la même superstition existe chez les Gourounsi, mais ceux-ci, plus primitifs, tuent les petits kinkirsi.

Les Mossis et Foulés du Yatenga font des sacrifices aux kinkirsi, quand cela leur plaît, pour leur demander par exemple des fils, des biens. On s'adresse de préférence à une femme qui a eu des jumeaux, des enfants kinkirsi, parce qu'on suppose qu'honorée des faveurs des mauvais esprits elle est particulièrement bien avec ceux-ci. On lui remet pour eux du sarabou, du miel, de l'eau. La femme va verser tout cela dans la brousse sur des pierres ou sur des buissons et fait la demande convenue. Il paraît qu'on est toujours exaucé. Quelques Mossis et Foulés aussi font des sacrifices devant leur case aux mauvais esprits pour avoir des enfants.

Les kinkirsi volent dans le vent, habitent dans les rochers et dans les arbres, etc.

*Arbres.* — Mossis et Foulés font des sacrifices aux arbres : aux caïlcédrats, aux baobabs, aux tamariniers, aux kamsogos, à la liane kango, aux karités, etc. On leur demande des enfants en leur offrant du sarabou et un peu de dolo. Si l'on obtient un enfant à la suite de l'un de ces sacrifices, on lui donne le nom de l'arbre qui vous l'a fait obtenir. Les nabas mossis suspendent quelquefois des pagnes à des arbres dans le but de faire obtenir une bonne récolte à leur région, mais ce doit être assez rare, car au cours de mes nombreuses tournées dans le Yatenga je n'ai jamais rien vu de tel (pas plus qu'à Ouagadougou du reste), tandis que chez les Malinkés de la Haute-Guinée on rencontre à chaque instant des arbustes porteurs d'offrandes placées dans de petits paniers arrondis et allongés.

Les arbres que les Bambaras appellent dasiri, c'est-à-dire arbres ferme-bouche (de da : bouche, et siri : lier, attacher) sont parfaitement connus des Mossis et des Foulés : il y en a un dans chaque village. A Ouahigouya c'est un vieux caïlcédrat actuellement renversé auquel personne ne touche. L'arbre ferme-bouche est chargé de boucler la g... aux mauvaises influences, de garder le village contre les maladies, le bétail du village contre les animaux féroces, etc. Tous les ans le tengasoba du village lui fait un sacrifice à la fin de la saison sèche, c'est-à-dire au mois d'avril ou de mai. A Ouahigouya même c'est le Moro-naba qui s'occupe de faire offrir le sacrifice à l'arbre protecteur par le tengasoba d'Issighi ou par le tengasoba de Souli (petits villages situés auprès de Ouahigouya). Ouahigouya même n'ayant pas de tengasoba. Le tengasoba convoqué tue une chèvre et offre du dolo à l'arbre au nom du Moro-naba.

*Bois sacrés.* — Il existe des bois sacrés dans le Yatenga, un pour chaque village mossi et foulé. Celui de Ouahigouya est situé auprès du marigot et du jardin du poste. Auparavant il y avait un python qui y ha-

bitait mais il paraît que maintenant ce serpent serait parti. Jadis il existait un autre bois sacré, à 4 ou 500 mètres au sud de Ouahigouya, sur la route de Yako, à main droite, mais il n'en reste plus que le squelette, une colline pierreuse, ferrugineuse, l'administrateur Vadier l'ayant fait couper en 1909 lorsqu'il fit construire la résidence actuelle.

Les bois sacrés sont naturellement dasiri, protecteurs, et reçoivent en conséquence des sacrifices. Ainsi à Ouahigouya le Rassam-naba fait faire tous les ans un sacrifice au bois sacré à l'époque qu'il choisit. Il lui fait offrir du sarabou, du dolo, une chèvre (un bœuf même s'il le peut) par le tengasoba d'Issighi ou de Souli. Celui-ci, une fois le sacrifice offert, mange le reste du sarabou, boit le reste du dolo, conserve la viande de la bête sauf un gigot qu'il envoie au Rassam-naba. Ce sacrifice est fait pour implorer du bois sacré qu'il empêche les maladies d'entrer dans Ouahigouya.

Il n'est pas permis de prendre du bois, de couper des arbres dans le bois sacré, ni d'y chasser ou d'y tuer les bêtes qui y habitent, et surtout les serpents.

*Pierres, rochers, cailloux.* — Les Mossis et Foulés du Yatenga font des sacrifices aux grosses pierres situées sur les collines ou dans les villages. Ils en apportent même auprès de ceux-ci pour leur offrir des sacrifices. A Ouahigouya il y a une petite roche à côté de l'habitation du Rassam-naba à laquelle les gens du village font offrir du zomkôm (dégé) par les tengasobas des environs, toujours pour avoir du mil, des enfants, éviter les maladies, etc. Chez le Baloum-naba il y a aussi plusieurs gros cailloux auxquels, après la moisson, lorsqu'on apporte les offrandes annuelles au Moro-naba, on ne manque pas d'offrir le dégué pour se garer contre les maladies contagieuses.

Quant aux pierres du tonnerre (haches polies préhistoriques) les tengasobas les ramassent avec soin pour les mettre dans leurs cases mais ils ne leur offrent pas de sacrifices.

*Collines.* — Les collines sont aussi, comme on pouvait s'y attendre, vénérées, par les Mossis et les Foulés. Quand quelqu'un fait son champ auprès de l'une d'entre elles il ne manque pas de lui offrir un sacrifice. Quant au Moro-naba du Yatenga il ne fait pas de sacrifices à des collines particulières comme son collègue de Ouagadougou.

*Eaux.* — Les Mossis et Foulés du Yatenga croient à l'existence des esprits des eaux. Ils les appellent dondorilas (koguïnés ou kodaguïnés en bambara, dambélégués en ouassoulonké). On les croit bons et non méchants mais on ne leur offre pas de sacrifices. Evidemment il y a ici une répercussion du Lieu sur la Religion : comme il y a peu d'eau, le culte des esprits des eaux s'est peu développé. Au contraire chez les Bambaras, établis sur le Niger et sur le Bani, les esprits des eaux sont nombreux et on leur offre des sacrifices et on redoute beaucoup le plus terrible d'entre eux, le Faro. C'est le Niger et le Bani qui ont donné ce

développement du culte. Au contraire ici, le lieu étant peu arrosé, le culte des esprits des eaux est resté peu développé.

*Caïmans.* — Les Mossis et Foulés ne font pas de sacrifices aux caïmans, mais cela ne les empêche pas de reconnaître une parenté entre ces animaux et eux. Ils sont, pensent-ils, de la même famille, l'âme de leurs grands-pères habitant dans les caïmans (c'est surtout une croyance foulé mais c'est aussi une croyance mossi). Aussi, quand on tue un caïman, fait-on mourir par contre-coup quelqu'un dans le village, quand on blesse un caïman blesse-t-on en même temps l'homme qui est attaché à lui par un lien subtil, invisible, mais réel.

*Serpents.* — Certains Mossis et Foulés qui se reconnaissent pour ancêtre un python font des sacrifices aux pythons. Ceux qui ne prétendent pas descendre de ce serpent le mangent. Mais tout le monde respecte les pythons des bois sacrés.

Les najas africains, appelés vulgairement serpents cracheurs, n'gorongos en bambara, douougou en mossi, sont tués par les Mossis, mais quelques villages foulés les respectent.

Pour les crapauds et les grenouilles on les mange et on ne leur fait pas de sacrifices.

*Hyènes et hiboux.* — Les Mossis et Foulés n'ont pas peur des hyènes, mais ils ont peur des hiboux qui, d'après eux, annoncent une mort dans le village quand ils viennent y ululer la nuit. Cependant ils ne leur font aucun sacrifice.

*Divinité Terre.* — La Terre (Tenga) est une divinité très puissante, la grande divinité avec le Ciel (Ouendé). En fait elle est infiniment plus terrible que lui et c'est la grande divinité morale, justicière et vengeresse du pays. Elle est irritée par les crimes et les fautes que commettent les hommes, par exemple par la vue du sang répandu, et, si réparation n'est pas faite de ces crimes et de ces fautes, elle manifeste son indignation par les calamités variées dont elle dispose (manque de pluie, famine, sauterelles, maladies, etc.). Ainsi, si une fille est violée dans la brousse, il faut lui sacrifier deux chèvres et deux poulets : sans cela l'eau ne tombera pas et il n'y aura pas de récolte de mil. De même pour tous les autres crimes.

La Terre est l'ennemie inflexible des parjures. Voici comment on fait jurer sur elle : le tengasoba du village ramasse des fers de lance, des flèches, des dabas, de vieux couteaux etc. et met tout cela dans un trou creusé en terre devant sa porte. Là-dessus il tue, en invoquant la redoutable divinité, un poulet ou une chèvre ou un mouton ou un bœuf. Sur le trou arrosé de sang on force l'accusé à venir jurer son innocence et à demander que la Terre le tue s'il ment. Cela fait, si l'homme a dit vrai, la Terre, naturellement, l'épargne. S'il a menti elle le tue dans un temps donné. Les Mossis et Foulés du Yatenga ont une grande peur du Tenga et préfèrent souvent l'aveu à un mensonge fait dans les conditions que

nous venons de dire. Si quelqu'un meurt après le serment prêté, il est tenu pour coupable et ses biens sont pour le tengasoba. Actuellement encore on emploie de ce serment dans les affaires de justice car, par la peur qu'il inspire, il amène souvent des aveux préventifs.

La Brousse, le bois sacré, les arbres, etc. sont des fils de la divinité Terre.

*Divinité Brousse.* — Brousse se dit ouéogo en mossi (kongho en bambara). L'Esprit de la Brousse se dit ouéogobouyodo en mossi (konghofen en bambara). Quand on va faire un nouveau champ on offre d'abord un sacrifice à la Brousse avant de défricher. On lui tue un poulet généralement, quelquefois une chèvre, plus rarement un mouton et plus rarement encore un bœuf. A l'époque des semailles on lui fait aussi un sacrifice.

En réalité la divinité Brousse n'est qu'une face de la divinité Terre. En allant au fond des choses, elle se confond avec celle-ci.

*Divinité Ciel.* — Le dieu du ciel chez les Mossis qui est aussi le dieu suprême s'appelle Ouendé ou Ouennam ou Ounam (1). Il est plus puissant encore que la Terre, du moins en principe, mais il ne s'occupe pas des affaires des hommes et ne punit pas. Il réside dans le ciel et il commande tout.

*Le Soleil.* — Soleil se dit ouindigho ou ouindigha en mossi (tili en bambara). Le mot a une parenté certaine avec Ouendé et le mot Ouendé semble entrer dans la composition du mot ouindigho. Les Mossis et Foulés du Yatenga en tout cas ne font pas de sacrifices au soleil. J'ai interrogé en vain différents grands personnages sur les détails donnés par le lieutenant Desplagnes, p. 275 et 276 de son ouvrage sur le Plateau central nigérien sur un culte du soleil dans le Mossi. Ces détails visent, il est vrai, la société religieuse des Ouangos et les villages où les membres de cette société opéreraient, ainsi seraient des villages de la Résidence de Kaya (ainsi Maué, Boujema, etc.). On pourrait donc poursuivre les recherches à Kaya. En tout cas ce culte du soleil est totalement inconnu dans le Yatenga.

*La lune.* — Elle n'est pas un dieu pour les Mossis et les Foulés du Yatenga et on ne lui fait pas de sacrifices. Lune se dit kiéougou en mossi (kalo en bambara).

*Etoiles.* — On ne leur fait pas plus de sacrifices qu'à la lune et au soleil.

*Tonnerre, vents, pluies.* — Les Mossis et Foulés ne font pas de sacrifices aux phénomènes atmosphériques. Quand la pluie ne tombe pas ce n'est pas à la pluie elle-même qu'on sacrifie mais aux Ancêtres, aux Mauvais esprits, à la Terre, à Ouendé ou bien à l'une quelconque de ces divinités. Le Moro-naba du Yatenga offre un bœuf par l'intermédiaire du

(1) D'après Froger, *Etude sur la langue des Mossis*, p. 174. Ouennam est le vocatif du mot Ouendé.

tengasoba d'Issighi qui le tue auprès de la case du prince. En 1914, année de famine, on fit deux fois des sacrifices pour faire tomber la pluie : la première fois les quatre ministres offrirent chacun une chèvre, la seconde fois ils offrirent chacun un bœuf, sans plus de succès du reste. Les deux sacrifices furent offerts aux kinkirsi. Ils sont faits chez celui, ou à côté de chez celui qui offre l'animal.

Les Mossis et Foulés distinguent soigneusement le vent et la pluie elle-même. Le vent est mauvais, rempli de kinkirsi, et empêche, tant qu'il peut, la pluie de tomber. Celle-ci au contraire est bienfaisante au premier chef.

*Génies nains.* — Les génies nains des Bambaras, les Kokolos, ne sont pas connus des Mossis et des Foulés ou plus exactement ils sont confondus par ceux-ci avec les Mauvais Esprits. Les détails, ou tout au moins certains détails que les Bambaras donnent sur les génies nains sont donnés par les Mossis et les Foulés sur les Kinkirsi : ainsi ils sont petits, avec une grosse tête, aiment la bonne cuisine, mangent les restes des plats, hantent les trous des collines, etc. En résumé Mossis et Foulés ne connaissent pas les génies nains comme êtres à part mais leurs Mauvais Esprits ont beaucoup des traits de ces génies nains.

Nous en avons fini avec les Dieux, passons aux Rites.

*Fêtes religieuses.* — La grande fête des Mossis et Foulés du Yatenga semble être la Filikienga (ou grande fête, de Filiga : fête et kienga : grande). C'est la fête du Nouvel an et des Ancêtres qui se célèbre chaque année vers le 20 novembre. Mossis et Foulés font beaucoup de sarabou, de dolo, tuent des animaux, chèvres, poulets, tirent des coups de fusil, font tamtam, dansent, montent à cheval armés, etc. La fête se prolonge du reste pendant une quinzaine, s'assoupissant pendant le jour, recommençant pendant la nuit. C'est à cette époque que tous les Mossis (et autres populations du Yatenga) vont trouver les chefs et le Moro-naba pour lui offrir leurs cadeaux et lui présenter leurs vœux.

Cette fête est réglée par la nouvelle lune de fin novembre et commence dès que celle-ci est apparue. Mais aucun sacrifice ne lui est offert. Ils sont tous offerts aux Ancêtres qui sont les héros de la fête.

A ce sujet notons une curieuse coutume du Moro-naba et en général des chefs du pays : sept jours avant l'apparition de la nouvelle lune le Yatenga-naba sort de son habitation et va s'installer dans un logement de fortune, dans une petite case en paille, dans la brousse. Si la lune nouvelle le trouvait chez lui il mourrait. Cela veut dire que, comme c'est le moment des grands sacrifices aux Ancêtres, ceux-ci accourent alléchés par l'odeur du sang. Ils se rassemblent des profondeurs de l'espace et du temps dans le logement de leur descendant, attendant impatiemment le sacrifice et, si leur petit-fils se trouvait là, dans leur joie de le voir, ils le rappelleraient immédiatement à eux. C'est pour éviter cet

excès de bonheur et d'honneur que le Moro-naba file dans la brousse, laissant les morts maîtres chez lui. Le soir où la lune sort, le zaka-naba, homme du bingou, chef religieux de la maison du prince dont nous avons déjà parlé, entouré des quatre ministres, assisté d'un tamtam, fait les sacrifices dans l'habitation : il appelle nominativement tous les nabas depuis naba Ouidiraogo et pour chacun il égorge un poulet qu'il lance à terre et fait sur le sol une libation de dolo. Il importe que chaque poulet meure le ventre en l'air, ce qui montre qu'il est accepté par celui auquel on l'offre. Quand il en est ainsi, le chef de tamtam, le bennaba (de bendéré : tamtam et naba : chef) frappe son tambour et dit que le naba accepte le poulet. Si au contraire celui-ci meurt dans une autre position, le bennaba dit que le naba n'accepte pas le sacrifice et on recommence avec d'autres poulets jusqu'à ce qu'il accepte. On faisait ainsi autrefois une consommation énorme de poulets qu'on attrapait dans tout Ouahigouya. (Depuis l'occupation française les Moro-nabas n'osent plus réquisitionner ainsi tous les poulets du village et l'on se contente des libations de dolo). Les poulets tués étaient ensuite partagés entre la maison du prince et les ministres pour être consommés le lendemain. Le Zaka-naba avait sa part naturellement. — Ce sacrifice était fait le soir en quelques heures. Le lendemain matin le Moro-naba revenait chez lui, les morts, rassasiés, ayant quitté la maison pendant la nuit.

Les autres chefs (chefs de canton, chefs de village) s'en vont aussi de chez eux à la Filikienga, mais seulement le jour même où la lune doit paraître. La plupart ont des zaka-nabas qui offrent le sacrifice. Ceux qui n'en ont pas le font offrir par le fils de leur sœur. Puis ils rentrent dans la nuit même quand celui-ci est terminé.

Tout le monde à la Filikienga fait des sacrifices à ses Ancêtres, mais le *vulgum pecus* mossi et foulé ne les fuit pas et offre lui-même son sacrifice (des poulets et du dolo comme le Moro-naba et les chefs).

La seconde fête du Yatenga est une fête d'origine foulé en réalité, mais adoptée par les Mossis. Elle s'appelle Béga. Elle a lieu trois mois environ après la Filikienga, c'est-à-dire à la fin de février, en pleine saison sèche et encore fraîche. Les Mossis et les Foulés la célèbrent pour avoir une bonne récolte l'année qui vient. On fait du sarabou, du dolo, on tue du petit bétail, on fait tamtam et on danse, cela pendant sept jours et pendant sept nuits. Les sacrifices sont offerts aux Ancêtres, à la Terre et à Ouendé.

Notons qu'il y a une fête pour la chasse qui se fait presque en même temps que la Béga. Le jour de cette fête le Moro-naba monte à cheval pour aller dans la brousse. Les autres Mossis et habitants l'y suivent soit à cheval, soit à pied. Après cette fête se font les battues dont nous avons parlé plus haut.

La dernière fête de l'année est celle qu'on appelle la fête de l'eau Kômfiliga. Elle mérite cette dénomination parce qu'elle a lieu à la fin

de septembre, pendant la période descendante de la saison des pluies. Elle dure sept jours, c'est-à-dire qu'on peut la faire durer pendant tout cet intervalle de temps. Mais ce n'est pas une très grande fête et elle semble réservée particulièrement au Moro-naba et aux chefs. Ceux-ci font fabriquer du dolo et viennent saluer, en le lui apportant, le maître du Yatenga. Celui-ci boit le dolo offert avec eux.

Telles sont les fêtes des Mossis et Foulés du Yatenga.

En dehors des fêtes proprement dites il y a des sacrifices offerts à certaines époques et dans certaines circonstances. Ainsi, au moment des semailles, chaque propriétaire de champs fait appeler le tengasoba de son village et lui donne un poulet, une chèvre, etc. à sacrifier. Le sacrifice est offert aux Mauvais esprits, à la Terre, à la Brousse. Poulets et chèvres sont grillés et mangés sur place par le tengasoba et par celui qui offre le sacrifice.

De même, après la récolte, si du moins celle-ci a été bonne, les cultivateurs font faire un nouveau sacrifice dans leurs champs pour remercier la Terre, la Brousse et les Mauvais esprits. On leur offre le zomkôm (eau de farine, dégué), un poulet, une chèvre, etc.

*Enterrements et tombeaux.* — Les lieux d'enterrement ainsi que les cérémonies mortuaires varient d'après l'importance du défunt.

Les vieillards de l'un et l'autre sexe, les chefs d'habitation, de famille, de quartier, de village et de canton sont enterrés devant la porte de leur habitation.

Les simples Mossis et Foulés, hommes et femmes, sont enterrés dans la brousse non loin de chez eux. Il y a en définitive un cimetière par quartier. Ainsi à Ouahigouya il y a un premier cimetière au N.-E., derrière le marigot, il y en a un autre à l'ouest derrière le camp des gardes, un autre au nord-ouest à droite de la route de Bango, un autre au sud, à gauche de la route de Yakô, à un kilomètre de Ouahigouya.

Quant aux petits enfants on les enterre derrière les habitations.

S'il y a des différences dans le lieu d'enterrement il y en a aussi pour les cérémonies. Ainsi pour les vieillards de l'un et l'autre sexe, les chefs d'habitation, les chefs de famille, les chefs politiques, l'on fait tamtam, on exécute les danses funèbres, bref l'on fait l'enterrement cérémoniel. Pour les autres personnes l'on ne fait ni tamtam, ni danses et l'on réduit l'enterrement à sa plus simple expression.

Prenons le premier cas : on prévient tout d'abord du décès les gens de la famille et du quartier, puis le fils aîné et la fille aînée du défunt prennent le cadavre et le lavent aidés s'il le faut par d'autres personnes de la famille. Cela fait, on enveloppe le corps dans deux pagnes propres, on le met sur une natte en paille et on l'expose devant la porte de l'habitation en attendant que les gens convoqués arrivent. Ceux-ci viennent les uns après les autres, apportant qui une chèvre, qui des cauris, qui des bandes de coton, tous cadeaux qui sont offerts au mort et placés à côté de celui-ci,

les animaux attachés. Pendant ce temps-là les griots font de la musique : on danse et on chante les chants de circonstance, au nombre de six : l'un au sujet de la circoncision ou de l'excision du défunt ou de la défunte, le second au sujet de la maladie qui l'a fait mourir, le troisième et le quatrième au sujet de ses enfants (ce sont des plaintes sur la situation de ceux-ci), etc. Cependant on boit beaucoup de dolo préparé pour la circonstance.

Ces diverses cérémonies durent généralement toute la nuit. Ensuite on porte le corps au tombeau.

Les Mossis et Foulés du Yatenga ne connaissent pas les tombeaux de famille. Il y a une fosse pour chaque personne. Comme il n'y a pas de fossoyeurs de profession ici (1), ce sont les jeunes gens du village qui prennent les dimensions du corps pendant l'exposition de celui-ci puis, munis de ces indications, vont creuser la tombe. Quand elle est préparée ils viennent avertir la famille.

De même qu'ils ont creusé la tombe les jeunes gens transportent le corps. Ils le posent sur deux longues perches munies de traverses puis placent l'extrémité des perches sur leurs épaules, portant à quatre. La fille aînée marche devant le cadavre portant un canari d'eau qui servira pour l'inhumation. Derrière le corps marchent les fils, filles, frères, parents, amis, voisins, etc.

Quand on est arrivé au bord de la tombe, le cadavre est déposé un moment par terre, puis deux ou trois des jeunes gens descendent dans le trou. Il a environ deux mètres de profondeur et un côté est creusé de façon à former une petite chambre latérale. C'est celle-ci qui est destinée à recevoir le cadavre. On l'y place donc, puis on bouche l'entrée de cette chambre avec des morceaux de bois qu'on appuie obliquement du fond du trou contre le haut de cette chambre. Cela fait on jette de la terre et on comble le trou jusqu'au ras du sol. Ensuite on place un paillason sur la tombe (2).

L'enterrement effectué, on ne fait pas de sacrifices sur le tombeau même et l'on revient à l'habitation du défunt. Les femmes et les enfants pleurent. On boit le dolo qui reste et on chante et on danse encore pendant un jour (pendant trois, s'il s'agit d'un chef).

Ces cérémonies funèbres coûtent cher aux familles, mais celles-ci sont aidées par ceux qui viennent aux funérailles et qui apportent des cadeaux en cauris ou en nature suivant leur richesse. Cela soulage grandement la famille. On retrouve dans ces cadeaux de funérailles le caractère communautaire de la société du Yatenga en particulier, de la société soudanaise en général.

(1) Pour les grands chefs ce sont les forgerons qui creusent la tombe et jouent le rôle de fossoyeurs.

(2) Quand il s'agit d'un chef ce paillason est brûlé.

Après les funérailles, on fait une fête pour le défunt qui se célèbre sept jours après l'enterrement au plus tôt, un mois, un an, ou même deux ans après, au plus tard. En fait, on la fait quand on le peut. On attend qu'on ait tout ce qu'il faut pour la célébrer convenablement. — Jusqu'à ce qu'elle ait lieu, les femmes du défunt ne peuvent pas être remariées. — Cette cérémonie a un caractère de fête qui contraste avec le caractère relativement lugubre de l'enterrement. On y convoque famille, amis, voisins, quartier, village. On prépare beaucoup de sarabou, beaucoup de dolo, beaucoup de viandes diverses (poulets et chèvres surtout). Pendant trois jours et pendant trois nuits, dont la dernière se prolonge jusqu'à dix heures du matin, on danse, on fait tamtam, on chante les chants du jour des funérailles. Au début de la troisième nuit, le frère puîné du défunt va dans la case du mort, y tue une chèvre et y dépose un peu de sarabou et de dolo. C'est après ce sacrifice que commencent les tamtams et les danses de la troisième nuit. A noter qu'on ne va toujours pas faire de sacrifices sur le tombeau. Puis on se sépare et les devoirs envers le défunt sont accomplis.

Plus tard, si le mort apparaît à quelqu'un de la famille, celui auquel il est apparu lui sacrifie un coq ou une chèvre, toujours dans sa case, pas sur son tombeau (on continue du reste à utiliser cette case qui ne reste pas inhabitée).

Notons avant d'en finir avec les cérémonies funèbres la coutume du Yarambaga ou du chien du cousin (de yaranga : cousin et baga : chien) usitée pour tous les vieillards dont on célèbre les funérailles. Elle consiste à amener dans la brousse, la corde au cou, pendant la nuit, un gros chien que l'on assomme à coups de casse-tête, puis l'on se frappe et l'on se bat pour rire dans l'obscurité, échangeant des gifles et des coups de poing. Comme les jeunes gens et les hommes faits qui se livrent à ces facéties sont généralement excités par le dolo ou pendant le cours des cérémonies funèbres, ces batailles peuvent quelquefois devenir dangereuses (1). Les indigènes ignorent ce que signifie cette coutume.

Vadier, dans son *Coutumier du Yatenga*, donne une description des cérémonies funèbres que nous reproduisons ci-dessous à cause de détails qu'elle renferme qui ne sont pas donnés dans la nôtre :

« D'après la croyance mossi, dit-il, un indigène est toujours averti de sa fin prochaine : tantôt ce sont des esprits qui viennent lui parler pendant son sommeil, tantôt ce sont des animaux qui, causant entre eux, prédisent sa mort...

Dès que le décès est constaté, on procède à la toilette du mort. On lui ferme les yeux, la bouche, on tire sur les doigts, les jambes, afin qu'ils ne restent pas recroquevillés. Cette opération est généralement faite par

un vieillard si le décédé est un homme et par une vieille femme si c'est une femme. Le corps est étendu devant la case et l'on fait brûler autour de lui une sorte d'encens.

On appelle dès le décès les membres de la famille. Si ceux-ci habitent loin du village, le corps reste exposé dans la case jusqu'à leur arrivée, deux ou trois jours si c'est nécessaire.

Toutefois, lorsque le défunt est un jeune homme ou une jeune fille, on ne prévient que les parents demeurant tout près. Dans ce cas également les funérailles sont vite faites et ne donnent pas lieu à de grandes réjouissances.

D'ailleurs les fêtes sont d'autant plus grandes que le défunt était plus âgé et plus estimé.

Le cadavre, après avoir été exposé quelque temps à la porte de la soukala sur une natte, et lorsque les tamtams et les pleurs se sont fait entendre, est à nouveau lavé à l'eau chaude. Pendant cette opération, les instruments et les pleureuses se taisent. On place ensuite le cadavre dans un pagne noué à chaque extrémité et on l'emporte dans la fosse qui doit toujours, d'après la coutume, être creusée par les Foulés. Pendant la marche tous les assistants pleurent bien haut et chantent les louanges du défunt.

Le corps est descendu dans la fosse et couché sur le côté droit si c'est un homme, sur le côté gauche si c'est une femme. Une sorte de plafond en bois et en banko est placé ensuite au-dessus et à une certaine distance du cadavre. Puis l'on comble la fosse et l'on met par dessus un canari renversé. Suivant la fortune du défunt, on égorge sur la tombe, en ayant soin de faire couler du sang sur le canari, des poulets, des chèvres, des moutons ou un bœuf.

Sept jours après les funérailles, tous les membres de la famille se réunissent à nouveau apportant avec eux des poulets, des moutons, du sarabou, du dolo. Cette réunion a pour but de rassembler tous les parents qui, habitant trop loin, n'ont pu assister à l'enterrement. Si le défunt était un chef, on fait cadeau à sa fille aînée d'un joli panier que les parents remplissent de cauris et que l'on dissimule sous une couverture.

Un an plus tard, toute la famille se réunit à nouveau. La fille aînée du défunt se vêtant d'un bonnet et d'un boubou ayant appartenu à son père et portant sur sa tête le panier qu'on lui donna douze mois plus tôt, s'en va, suivie de toute la famille, vers l'endroit où se trouve la tombe. Elle s'étend sur celle-ci et par trois fois appelle son père : celui-ci ne répondant pas, toute la famille retourne au village. Ce sont alors de véritables réjouissances, surtout si le défunt était âgé, riche et a laissé beaucoup d'enfants.

Le fils aîné donne pendant la danse des cauris, des kolas aux danseurs comme aux danseuses, mais le dolo ne doit être bu publiquement

(1) En 1916 un jeune homme a été tué dans une de ces cérémonies du yarambaga.

que par les hommes. Les femmes sont obligées de se cacher dans les cases pour l'absorber.

Si la fille aînée du défunt est mariée et si son mari a été généreux lors des fêtes qui ont suivi la mort de son beau-père, on lui remet une jeune fille de la famille. Elle conduira celle-ci à son mari qui en fera sa femme... »

*Représentation des divinités.* — On peut dire d'une façon générale qu'elle n'existe pas dans le Yatenga. Les Mossis et les Foulés n'ont pas de représentation de leurs ancêtres ni d'une divinité quelconque. Cela les distingue des Bambaras et aussi des Mossis de la région de Ouagadougou qui ont assez souvent des statuettes en bois fabriquées par les forgerons représentant leurs ancêtres et auxquelles ils offrent des sacrifices. Ce n'est pas à dire qu'au Yatenga les statuettes en bois, les *mâni bambara*, qu'on appelle ici *ouannédas* ou *ouango-nédas* soient totalement inconnues : quelques *timisobas* en fabriquent pour eux-mêmes, surtout les *Ouangos* en ont et dansent avec elles aux enterrements en se les plaçant sur la tête, mais enfin c'est plutôt rare et il faut en chercher longtemps pour en trouver.

Quelques chefs ont aussi, paraît-il, des statuettes représentant des femmes, comme objet d'ornementation.

*Edifices religieux.* — Il existe des cases aux fétiches dans quelques villages du Yatenga, mais c'est plutôt exceptionnel. Il y a aussi des habitations, celles des chefs de famille, qui ont une case aux fétiches, aux Ancêtres, où l'on offre les sacrifices et où l'on place tout ce qui a rapport au culte.

Il est difficile de savoir ce que renferment les cases aux fétiches des villages, ces cases étant toujours soigneusement fermées.

Nous en avons fini avec les Rites. Passons maintenant aux idées religieuses.

*L'âme.* — Pour les Mossis et Foulés du Yatenga l'homme est composé d'un corps et d'une âme, même de plusieurs âmes. Il y a d'abord le *nimtoundé* (*nimtouna* au pluriel) qui semble être le souffle (celui-ci sort par le nez de l'individu quand il meurt). Le souffle semble se confondre avec le *nioré* qui est l'existence, la vie et qui sort également par les narines, par le nez de l'homme quand il expire. Ensuite vient le *tsiga* ou *sigà* (au pl. *tsisé* ou *sisé*) qui est l'âme qui se promène en dehors de l'individu pendant les rêves tandis que le souffle reste toujours à son poste. Enfin vient le *kimba* (au pl. *kimsé*) qui veut dire d'abord l'ancêtre, les ancêtres et qui désigne en même temps les fantômes qui ne sont pas autre chose que les apparitions par lesquelles les Ancêtres se manifestent à leurs descendants, aux vivants en général. En tant qu'âme ou partie de l'âme, le *kimba* se tient dans la tête tant que l'homme est vivant.

Le corps abandonné de ses âmes devient le cadavre (*koum* en mossi, *sou* en bambara).

En définitive cela fait au moins trois âmes : le souffle, l'âme errante, le principe supérieur. En bambara le souffle se dit *ni* et le *kimba* se dit *dia*.

Comme on le voit, pour les Mossis et Foulés, c'est le nez qui semble être le siège de l'âme, du moins de l'âme inférieure, végétative. On dit de quelqu'un qui vit longtemps que son nez est long. Le siège de l'âme supérieure (conscience, identité, etc.) est le cerveau.

Ajoutons que l'ombre ne semble pas avoir été utilisée par les Mossis et Foulés pour former une âme. Elle se dit *niansam* en mossi.

Quand l'homme meurt, le *nimtoundé*, le *tsiga*, le *kimba* sortent par les narines : mais tandis que les deux premières âmes restent dans la brousse, le *kimba* va dans le village des Ancêtres, dans le *kimkoulougo* (exactement : où vont les âmes, où vont les *kimbas*), village situé dans le sud, plus loin que *Yako* (il y a là un souvenir évident de l'ancienne patrie des Mossi au sud-est dans le *Dagomba*). Tous y vont et y conservent le même rang que sur la terre. Il n'y a pas de récompenses, ni de châtements outre-tombe.

*Théorie de la naissance.* — Du reste les Ancêtres ne restent pas dans le *kimkoulougo*. Ils se réincarnent perpétuellement dans le sein des femmes et continuent la race. C'est là du reste une croyance générale chez les Soudanais et que nous retrouvons aussi bien chez les Bambaras et les Malinkés que chez les Mossis et Foulés. On reconnaît l'ancêtre qui se réincarne à la ressemblance qu'offre avec lui l'enfant ou à tel signe caractéristique reproduit par celui-ci. Au fond, avec cette conception, ce sont toujours les mêmes qui reviennent dans cette déplorable farce qu'est la vie.

*Théorie de la mort.* — Ce sont les Ancêtres qui tuent leurs descendants. Quand ils ne sont pas content d'eux ils les frappent : alors l'homme tombe malade et meurt. Quant aux autres, leurs grand-pères les laissent vivre plus longtemps, mais ils finissent toujours par venir les chercher.

Les sorciers ne peuvent rien contre ceux que leurs Ancêtres protègent, mais, quand ceux-ci ne protègent plus leurs descendants, les sorciers ou mangeurs d'âmes peuvent tuer ces derniers. Le sorcier mange l'âme errante (il ne mange ni le *nimtoundé*, ni le *kimba*) mais, en mangeant l'âme errante, il force ces deux dernières âmes à s'enfuir par les narines. L'homme meurt mais son *kimba* n'est pas anéanti et va au village des Ancêtres, pouvant toujours se réincarner. Le mangeur d'âme ne cause donc que la mort terrestre de l'homme, comme un meurtrier, et ne cause pas sa mort définitive ou absolue.

*Théorie des animaux.* — Les animaux ont comme les hommes l'existence, le souffle, l'âme voyageuse et même le *kimba* puisqu'on immole des chevaux, des moutons, des chiens, des coqs, etc. pour accompagner l'âme des chefs dans le *kimkoulougo*. L'animal, en définitive, ne semble

gnère différer de l'homme. Même certains Mossis et Foulés prétendent qu'il y a de mauvais génies animaux, des kinkirsi animaux comme il y a de mauvais génies de forme humaine, des kinkirsi purs et simples. Comme ces derniers font l'amour aux femmes, les kinkirsi animaux font l'amour aux femelles et leur donnent des petits.

*Théorie des plantes.* — Elles ont aussi l'existence (nioré), et une âme végétative.

*Les fantômes.* — Quand quelqu'un meurt au loin quelquefois ses parents voient son fantôme. C'est son tzigà qui leur apparaît soit pendant leur sommeil, soit à l'état de veille, quelquefois la nuit, quelquefois en plein jour. Cette apparition passe à côté d'eux, sans rien dire. Une seule personne la voit, la personne intéressée. Ces apparitions, ces « hallucinations télépathiques » annonçant la mort, seraient, paraît-il, assez fréquentes.

Il y a aussi les fantômes ordinaires, forme des Ancêtres, qui reviennent pendant la nuit pour faire peur aux gens quand on ne leur fait pas les sacrifices auxquels ils ont droit. Quelques-uns peuvent les voir même en état de veille, pendant le jour.

Les revenants sont blancs parce qu'on enterre toujours les morts avec des pièces de cotonnade blanches.

*Les rêves.* — Rêve se dit zamsogo en mossi (zamsôdo au pluriel). Le rêve peut avoir plusieurs causes : d'abord l'âme errante (tzigà) peut se détacher du corps pendant le sommeil de celui-ci et se promener au dehors. En ce cas les événements qui lui arrivent sont réels, objectifs, mais ils arrivent à l'âme et non au corps. Celui-ci en reçoit cependant le contre-coup, mais l'effet est plus lent que si l'événement atteignait directement le corps. Ainsi si on rêve qu'on est mangé par un lion (et si le tzigà a été réellement mangé par un lion) l'homme meurt après ce rêve, lentement mais infailliblement, dix jours après, six mois, un an, etc.

D'autres rêves sont causés par la venue des Ancêtres et des Esprits qui viennent causer avec vous pendant votre sommeil pour vous communiquer le plus généralement leurs desiderata ou vous annoncer ce qui doit arriver.

Mais tous les rêves n'ont pas ce caractère de vérité et d'objectivité brutales. Ils peuvent n'être vrais que d'une vérité symbolique ou même être entièrement faux. L'expérience a en effet prouvé, dès longtemps, à nos Mossis et Foulés, que tous les rêves ne se réalisaient pas.

Un grand nombre, nous venons de le dire, demandent à être interprétés symboliquement. Comme nous, Mossis et Foulés ont leur clef des songes.

Ainsi des abeilles vues en rêve représentent des flèches à cause de leur piqure et ainsi annoncent des hostilités : rêver d'abeilles c'est rêver de guerre. Si en songe l'on est poursuivi par un chien c'est qu'un sorcier s'apprête à vous manger l'âme. Si l'on voit du mil c'est qu'on en récol-

tera beaucoup, si l'on voit de l'eau c'est qu'on gagnera des biens en abondance. Si l'on rêve de l'adultère de sa femme, c'est qu'on est bel et bien trompé ; d'un mouton, cela signifie que tel ou tel ancêtre en demande le sacrifice et alors on le lui fait ; d'agonie, cela présage que quelqu'un va mourir dans la famille ; de nourriture, c'est qu'elle sera abondante ; d'un âne, c'est qu'on va en gagner un, etc., etc.

Le rêve symbolique est le troisième degré de la réflexion humaine : les primitifs croient surtout à l'âme voyageuse et expliquent ainsi le plus souvent les rêves ; les noirs musulmanisés croient surtout aux Esprits qui viennent vous parler pendant votre sommeil ; dans les basses classes des sociétés occidentales on ne croit plus aux voyages dans le monde réel d'une âme assez matérielle, ni aux visites des Ancêtres et des Esprits venant vous voir pendant votre sommeil, mais on croit encore à la vérité symbolique des rêves, à leur signification comme présages. Le quatrième degré consiste à s'apercevoir que les rêves ne sont tous que des productions de notre vie psychique, continuée sans contrôle pendant le sommeil, et n'ont aucune valeur objective ni directe ni indirecte. Les Mossis et Foulés ne sont pas encore arrivés à ce point de vue, mais ils admettent cependant qu'il y a des rêves qui n'ont aucune vérité ni matérielle ni symbolique, qu'il y a des rêves faux (Ainsi on rêve de cheval et on ne gagne pas le cheval annoncé). Ils distinguent donc en définitive quatre espèces de rêves :

1° Les rêves vrais matériellement : c'est l'âme qui se promène à travers le monde.

2° Les rêves vrais matériellement causés par l'apparition des Ancêtres ou des Mauvais esprits.

3° Les rêves faux matériellement, mais vrais symboliquement.

4° Les rêves complètement faux.

*Magie.* — Nous compléterons cette revue sommaire des idées religieuses mossi et foulés en disant que Mossis et Foulés comme les autres Soudanais croient à la magie. Ils croient par exemple au sirikou (nom lambara), forme du dasiri ou baillon spirituel. On l'appelle zoulloga en mossi. Ce sont les voleurs qui emploient surtout cette pratique magique pour que leurs victimes ne puissent pas se réveiller pendant qu'ils opèrent. Ils attachent ainsi les yeux des dormeurs avec une queue soit de taureau, soit d'âne, soit d'hyène, soit de lion, soit de bouc. Pour donner plus de vertu à la queue on lui ajoute des grigris (tim ou timi) et on attache quelques ficelles sur le corps de la queue qui pendent ça et là. Ainsi armé, le voleur pénètre dans la case où il veut dérober des objets et, s'il se trouve inopinément en face d'un dormeur, prononce son nom en attachant fortement une des ficelles qui pend. Cela fait, le dormeur se trouve attaché yeux et bouche et ne peut plus se réveiller. Le zoulloga montre que les voleurs du Yatenga ne sont pas dénués d'une douce naïveté.